

les monuments funéraires de leurs rois de tout ce qu'exigeaient les besoins de la terre (1). On connaît le culte si méthodique et si minutieux des ancêtres à la Chine (2), culte qui a transmis aux Chinois d'aujourd'hui des rites sacerdotaux, à travers l'athéisme. Les habitants du Tonquin, dans la fête solennelle qu'ils cé-

terrer avec lui des ustensiles pour les repas, des flacons et des coupes de toutes grandeurs. Les guerriers d'Hialmar en lui rendant les honneurs funèbres prennent de l'or qu'ils enfouissent. Voy. l'extrait d'un poème scandinave, dans l'introduit. de Mallet, pag. 303.

(1) Voy. la description du tombeau de Cyrus par Arrien, cap. 29. Les courtisans du roi des Perses devaient habiter autour de sa sépulture. Bagorazus, l'un d'eux, ayant quitté la cendre de son maître, fut disgracié par son successeur; et Bagapatis, l'inspecteur du sérail de Darius, fils d'Hystaspe, demeura pendant sept années, et mourut, près du lieu où ce prince était enseveli. (Ctes. Pers. 46, *id.* 19; HEEREN, I, 280.) Les Perses sacrifiaient tous les mois un cheval sur ce tombeau. Lucien nous montre le satrape Arsace, demandant à monter son cheval dans les enfers, parce que ce cheval a été enterré avec lui. Chardin nous apprend que les Guèbres ont conservé de leurs ancêtres l'usage d'enterrer avec leurs morts tout ce qui leur a servi dans ce monde.

(2) MEINERS, Crit. Gesch., I, 306, 307.

lebrent toutes les années, préparent leurs maisons pour recevoir ceux qui ont cessé de vivre, et pour les héberger comme des hôtes illustres (1).

Les Indiens placent des fruits et du lait auprès des cercueils (2), et non-seulement les oc-

(1) MARIGNY, Nouvelles des royaumes de Tonquin et de Laos, p. 249-250. « A minuit, le premier jour de l'année, on tient les portes ouvertes, pour que les morts entrent. On étend des tapis pour qu'ils marchent, des lits pour qu'ils se couchent; on prépare des bains, des sandales, des bambous pour qu'ils s'appuient. On pose des mets sur les tables pour qu'ils mangent, et quand on suppose qu'ils se retirent, on les reconduit avec des révérences et des génuflexions. »

(2) Le pranata, ou le souffle qui a animé le mort, vient pendant dix jours boire et manger. (DUBOIS, II, 209.) On pourvoit à ce qu'il n'endure ni la faim, ni la soif, ni la nudité (*Ib.*, II, 332-333), et ne renaisse ni sourd, ni aveugle, ni infirme (*Ib.* 213). Les Hindous sont tenus, par un précepte des Vèdes, d'offrir un gâteau qu'ils appellent Pinda, aux mânes de leurs ancêtres jusqu'à la troisième génération. Les Vèdes ordonnent aussi de leur apporter de l'eau chaque jour, et ce rite est appelé tarpa, la satisfaction, l'apaisement. Quand il est négligé, l'âme est précipitée aux enfers, pour rentrer dans le corps d'un animal impur. (Bhag.-Gita, note, p. 154.) L'astrolâtrie se joint à ces superstitions, et les planètes ont leur part dans les hommages rendus aux morts. (DUBOIS, II, 220.)

cupations et les besoins des ames dans l'autre monde, mais leurs voyages sont empruntés de la terre. Suivant le Garouda Pourana, les ames, réduites à la diminutive stature d'un pouce de hauteur, sont transportées à travers les airs, par les serviteurs de Yama, sur des montagnes où elles séjournent un mois. Elles vont ensuite à pied, sur les bords de l'Océan occidental, où Yama les juge. Il y a deux routes, l'une belle et facile pour les bons, l'autre pénible pour les méchants. Les ames s'arrêtent deux fois en chemin pour prendre de la nourriture et des vêtements (1).

Enfin si les richesses des guerriers scandinaves sont brûlées sur leur bûcher, en l'honneur des dieux, c'est qu'on leur ouvre, par ce sacrifice, un champ de bataille où de nouveaux combats les attendent. Leur dignité dans le Valhalla dépend des trésors qu'ils ont conquis. Admis dans ce séjour de gloire, ils pro-

(1) As. Res. XIV, 441. Plusieurs cérémonies destinées à favoriser le voyage des ames, et sans lesquelles elles resteraient errantes, parmi les démons et les mauvais génies, sont de même copiées des usages terrestres. *Ib.*, VII, 263.

mènent sur leurs compagnons d'armes des regards jaloux. Bientôt ils revêtent leurs armes brillantes, montent leurs coursiers, se défient et s'attaquent. L'air retentit du choc des lances et des épées. Le sang ruisselle, et les parvis célestes sont jonchés de champions frappés d'un second trépas. L'heure du festin sonne, la lutte cesse, les blessures se ferment, les morts revivent, pour s'asseoir à la table de leur chef. Là, servis par les Valkyries aux formes aériennes, aux blonds cheveux, au sein de neige, ils dévorent le sanglier Skrimner, qui renaît chaque jour, et boivent la bière enivrante et l'hydromel délicieux. Le Niflheim renferme les femmes, les enfants, les vieillards, qui ont atteint sans efforts le terme d'une vie obscure. Eux aussi recommencent le passé, conservent leurs noms, leur rang, leurs honneurs, et continuent le rêve renouvelé de la vie, aussi paisiblement qu'ils ont vécu sur la terre (1).

(1) Avant que le destin de Balder fût accompli (voyez ci-dessus, chap. de la destinée), Odin descendit dans le palais d'Hela (la mort), pour demander l'explication des songes effrayants qui le poursuivaient. Il vit un banquet

préparé, des estrades ornées de diamants, des couches éclatantes d'or, des coupes remplies d'hydromel, en un mot tout ce qui caractérise les festins terrestres. Balder parut avec sa fidèle épouse, ils se placèrent sur deux trônes, pour contempler la fête souterraine, semblable en tout à celles que célèbrent les vivants (Edda, 44^e fable).

CHAPITRE VIII.

Des demeures des morts, et de la description des supplices infernaux dans les religions sacerdotales.

LE polythéisme homérique n'indique pour les morts qu'une seule demeure, qui n'est point un lieu de châtimens réservés au crime, mais un espace vaste et lugubre, où toutes les ombres, sans distinction, promènent la mélancolie qui les accable, et que n'aggrave ni ne dissipe le mérite moral de leur conduite passée (1). Les religions sacerdotales ont des enfers plus nombreux et plus soignés. L'Edda en compte deux, le Niflheim et le Nastrond; les Indiens tantôt trois (2), tantôt quatorze (3),

(1) V. t. III, p. 389.

(2) Bhagvat-Gita, p. 134.

(3) LAFLOTTE, p. 226.